Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 44

Artikel: La ferme de belle-fontaine
Autor: Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222160

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

67me ANNEE — N° 44. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* **Samedi 3 novembre 1928.**

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus.**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A PROPOS DES VOTES

CETTE poison de père François m'en a baillé une belle l'autre jour, avec ses explications sur les votes ! Je m'aperçois qu'il n'est pas plus au courant que moi, avec cette tonnerre de proportionnelle ! Il m'a dit qu'on n'avait qu'à tout tracer sur les listes, et qu'elles sont valables quand même; eh bien, c'est pas vrai! Il paraît qu'il faut, quand même, y laisser au moins un nom. D'accord, mais lequel ? On est rudement embêté de tirer un nom parmi tous ces lulus ; on risque encore de laisser le moindre de tous et de rendre les autres jaloux ! Ah, voyez vous, les progrès, c'est bien joli ; mais, ça vous complique rudement l'existence. On est déjà assez embêté de choisir parmi toutes ces listes pour tomber sur la bonne, sans être encore obligé de *choisir* les candidats ; ma parole, s'il ne faudra *pas* bientôt avoir fait les études de notaire pour pouvoir voter comme il faut ! La dernière fois, je les ai tous tracés sur une liste, ils ont tous passé quand même ! Du diable, si j'y comprends quelque chose ! Cette fois, il faudra se veiller aux grains et ne pas s'aller tromper ! Ah ! Tonnerre de père François, tu seras bon pour payer un demi, pour m'avoir mis dedans l'autre jour, avec ces affaires de votes ! Moi qui avait raconté ça à ces messieurs du *Conteur,* il vont me prendre pour un tadié ! Une autre fois, je m'adresserai à monsieur le syndic, pour être sûr d'être bien renseigné ; et, peut-être qu'il me payera encore un verre, pour que je vote pour lui et ceux de son bord ! Ces diantres de votations ont assez d'inconvénients ; il faut bien, à l'occasion, savoir en retirer les petits avantages qu'elles peuvent avoir, pas vrai ? *L. Ecteur.*

LES ROIRE[1]

ON m'a zu contâ que la baraquâ âo pére Djan dè la Condamine étâi dein lo vilhio tein tot proutse dè la tserrâire, drâi dèvant lo grand muret dâo tsâti, qu'on ne pouâvè quasû pas lâi passâ avouè dè gros tsaî dè paille et mêmameint de bou sein risquâ de tot fottre avau.

Adan, Djan avâi décida de ludzî sa cambuse quauquè pas pllie lliein, dein son prâ.

Et vouaitsé coumeint s'ein est prâi po la dépllaci sein la démontâ po la relèvâ io volliâve la mettre :

L'a démandâ à 'na dozânna dè solido lurons dâo veladzo dè venî lâi baillî on coup dè man, et lâo dit dinse :

— Vo z'allâ tî vo crotzi âo mouret dâo côté dâo tsemin, bussî coumeint quand l'est qu'on vâo eintrâ dans la grandze on tsè dé fein que cottè petot, et, tot piâno, vo z'allâ mè liquâ ma baraqua, pô baillî de la plliace sû la tserrâire !

On ètâi à la karnikule, lo sélau ètâi tsaud. Nos lulus l'ant binstoût remoâ lâo roïre ein lè betant sû lo prâ, derrâi la maison.

Adan, alegnî lo long dâo mur, dâo côté dâo tsemin, épâulè contr'épâulè, lè pî crotsi à la rigolla, bussent coument dâi bâo, tandu que lo Djan, quauquè pas, guegnîve sé tot allâve bin. La baraqua ludzîve que l'étâi on plliésî ! Mîmameint l'allâvant trâo rûdo, ka lo Djan tot por on coup lâo crîè :

— L'è bon ! l'è bon! tchancro! on ne vâi pllie què lè roïrè ! *Sami.*

[1] Les blouses.

ONNA REPLIQUA

NOUTRON dzudzo, qu'âmâve à rire, reincontrè lo valet dè son ami Aimé qu'allâve à pî dè tsau, et lâi fâ :

— M'n'ami, quand t'arâi usa tè tsâosson, vu t'ein baillî dâi z'autrè !

Sti valet, qu'ètâi on tô malin, lâi répond ric rac :

— Vo remâochô bin, monsu lo dzudzo, lâi a gran'teimps que mè dourant et ne sant pas pi usâ ; l'étoffa l'è boûna ; lâi a mé dè 30 ans que porto la culotte dâo mîmo, et n'a encô qu'on perte ! *Sami.*

LA FERME DE BELLE-FONTAINE

C'EST une belle ferme, quelque part, au pied du Jura ; une de ces fermes au toit immense dont les tuiles rouges se comptent par milliers. Les murs sont crépis à la chaux et la porte d'entrée est entourée d'une clématite. Quand on pénètre dans le long corridor dallé, les chats s'enfuient à votre approche et puis, arrivés à l'angle du mur, ils se retournent et leurs yeux luisent dans l'obscurité. Si vous entrez dans la cuisine, tout de suite, par la fenêtre ouverte, vous avez devant vous un vaste horizon. Par de-là le jardin potager, entouré de plates-bandes fleuries, vous apercevez des clairières qui descendent jusqu'à un grand bois de chênes. Des pommiers moussus montrent ça et là leurs tiges tordues, mais tout le long de la lisière, les chênes étalent leur ramure puissante au-dessus du petit chemin sur lequel s'en vont les amoureux. Au delà du rideau des forêts, on aperçoit la plaine, le lac et les Alpes.

C'est une vieille ferme comme on n'en construit plus de nos jours, une ferme qui servit d'hôtellerie à l'époque des diligences. Les chevaux, attelés en arbalète s'arrêtaient au milieu de la cour et les voyageurs, venus des quatre coins de l'horizon, descendaient, sans hâte, pour s'installer peu après dans la salle à boire où l'on servait un copieux repas. Comme dans toutes les auberges de relais, on passait la soirée à jouer aux cartes et aux dominos et à faire des « patiences ». Ensuite, un « craisu » à la main, l'on gagnait sa chambre à coucher. Et le lendemain, les diligences repartaient dans un grand tapage de grelots et de coups de fouets, tandis que d'autres convois arrivaient à leur tour.

Mais les chemins de fer, puis l'automobile sont venus, et ils ont changé tout cela. L'auberge a dû fermer ses portes ; on a dépendu l'écusson à croix blanche et l'on a enlevé l'écriteau : « Logis à pied ou à cheval ». L'auberge de la « Croix blanche » est devenue la ferme de Belle-Fontaine ; la cuisine, la salle à boire et les chambres à l'étage ont formé la maison d'habitation. Cependant, malgré le temps et les changements survenus, on retrouve, dans ces sombres corridors et jusque dans les chambres au plafond orné de moulures, le souvenir du mouvement et de la vie d'autrefois. On y respire le passé.

Aujourd'hui, les seules voitures qui stationnent dans la cour, sont des chars de campagne : chars à pont, à brancards, à ridelles et à échelles ; chars de toutes dimensions groupés, dans un pittoresque tohu-bohu autour de la fontaine au large bassin de granit. Sous un abri couvert sont rangés les outils aratoires et les machines agricoles : faucheuse, faneuse, moissonneuse, herse à prairie et charrue à double versoir. Un grand noyer, à la tige courte et à la ramure puissante, étend son ombrage jusque sur une partie du toit remplissant, en novembre, les chéneaux de feuilles roussies par la première gelée. Tout près, il y a une rampe gazonnée qui conduit à la grange, haute et vaste comme une église.

Durant tout l'été, cette grange est ouverte. Chaque soir, le valet de ferme y conduit le char d'herbe fauchée dans le verger voisin. Au temps de la fenaison, comme à l'époque de la moisson, les chevaux attelés au char à pont, arrivent au bas de la rampe et, après un instant de repos, ils prennent leur élan. Les harnais geignent, les muscles se tendent, les fers des sabots jettent des éclairs, les roues grincent et le lourd chargement s'en va en cahotant, tandis que fermier, valets et servantes, arcboutés à l'arrière du char, joignent leurs efforts à celui des chevaux.

L'été s'en va, l'automne arrive. Les grands travaux sont achevés. Il y a une sorte de détente qui se manifeste de mille manières dans la vie de la ferme. On se lève plus tard. On prend le temps de déjeuner. On jette un coup d'œil à la fenêtre et l'on aperçoit les brumes qui s'allongent mollement sur la campagne. On ne craint plus l'orage qui menace de hâcher les récoltes, d'inonder le foin et de faire germer le froment couché sur le sol. Et l'on s'en va, vers dix heures, un râteau sur l'épaule, retourner le regain. La rosée se dissipe et le soleil, victorieux des brumes, jette partout sa chaude lumière sur les champs humides, sur les vergers prospères et jusque sur le feuillage des forêts, lequel s'affine et s'amenuise avant de prendre des couleurs de rouille.

C'est l'époque où le fils du fermier harnache sa jument des Franches-Montagnes et s'en va, botté et casqué, rejoindre son escadron. Quelquefois les valets partent aussi : ils sont artilleurs, tringlots ou fantassins. Alors le fermier reste seul avec le bovairon pour gouverner le bétail. Chaque matin, avant l'aube, il prend son seillon, enfonce sa tête dans le flanc de la bête et trait, sans relâche, tout son troupeau.

L'automne est là, le bel automne ; saison des dernières récoltes et des premières semailles. Tan-

dis que patron et valets arrachent pommes de terre et betteraves, le bovairon surveille son troupeau qui broute la dernière herbe. Mais si les prairies s'animent du bruit des sonnailles, le grand marais, silencieux durant l'été, s'anime aussi à sa manière. Tout un peuple d'animaux et d'oiseaux s'abritent derrière les touffes d'herbe et parmi les roseaux et les joncs ; peuple étrange qui marche, qui court, qui nage et qui rampe. Sur les peupliers voisins, les étourneaux, gorgés de raisins, bavardent à qui mieux mieux. Alors les chasseurs arrivent avec leurs chiens ; ils cheminent à pas de loup, vont, viennent, avancent et reculent. Ils se postent dans les roseaux, tandis que les chiens fouillent les herbes hautes. Un vol bruyant s'élève, des ailes battent l'air et l'on entend un coup de feu ; quelques plumes flottent dans un rayon de soleil, tandis que le chien rapporte, dans sa gueule, un petit corps tiède maculé de sang.

Si le chasseur va et vient sur les terres du fermier de Belle-Fontaine, si l'automobiliste passe en coup de vent à l'endroit même où s'arrêtaient jadis les diligences, le promeneur solitaire, lui, s'en va par les chemins de traverse la canne en main et la joie dans le cœur. Il va au hasard, il flâne, il s'arrête devant la ferme de Belle-Fontaine, s'approche du jardin et essaye de cueillir une dernière rose. Une épine le pique et la rose s'effeuille aussitôt. Alors il s'éloigne, il passe sous les cerisiers jaunis qui s'effeuillent et pénètre dans la forêt où pourrissent les derniers champignons. Il chemine longtemps. Quand il arrive à la lisière du petit bois de chêne, il s'aperçoit que le brouillard est retombé et que le vent gémit dans les branches. La neige fraîche blanchit les montagnes ; elle brille un instant au soleil et brusquement la nuit tombe.

* * *

Durant l'hiver, la ferme de Belle-Fontaine redevient silencieuse. Toute la vie se retire à l'intérieur. A la cuisine, à l'étable, à la buanderie les femmes sont occupées du matin au soir, tandis que les hommes travaillent dans la forêt. Le soir, on se retrouve sous la lampe, dans la chambre de famille. Dehors, la lune se lève ; elle sort de derrière le Jura, elle monte ; son mince croissant d'or fait étinceler la neige, et les grands bois, où l'on entendait autrefois hurler les loups, entrent brusquement dans le grand silence de l'hiver.

Jean des Sapins.

L'aplomb de l'ignorance. — M. le comte vient d'engager un nouveau garde-chasse.

Celui-ci a passé toute sa vie à parcourir les bois et les plaines ; aussi connaît-il beaucoup mieux les habitudes du gibier que les usages du monde.

Il sort du salon du château, où son nouveau maître vient de le faire comparaître devant la comtesse, ses filles et plusieurs invités. Les domestiques lui demandent :

— Et bien ! que penses-tu de M. le comte ?

— C'est peut-être un brave-homme, mais il doit faire un piètre chasseur, car il ne voit pas clair.

— Comment, il ne voit pas clair ?

— Bien sûr : quand je suis entré dans le salon, il est venu à moi, m'a toisé du haut en bas pendant au moins deux minutes et a fini par me demander : « Eh bien ! et votre chapeau ? »... Or, mon chapeau était bel et bien sur ma tête !

LES REINES DU VALAIS

L'AUTRE printemps, la reine Wilhelmine des Pays-Bas, accompagnée du prince-consort séjourna quelques jours dans un grand hôtel de Sierre, sous un ciel vraiment royal. La reine se promena sur les routes et dans les villages de la Noble Contrée. Tout bons républicains qu'ils soient, les indigènes s'intéressaient aux allées et venues de Sa Majesté hollandaise. Les reines étant fort rares actuellement dans les parages de Miège et de Randogne, on se dérangeait volontiers pour voir passer S. M. Wilhelmine. Pas tous, cependant, témoin ce bon paysan cossu que les vanités de ce monde n'éblouissent pas et qui disait irrévérencieusement :

— J'ai dans mon écurie deux belles reines de la montagne, elles m'intéressent davantage que celle des Pays-Bas !

Comparaison de lèse-majesté !

G.

A SUIVRE ! ...

QUE ces mots ont déjà fait souffrir l'humanité ! Quelles pâleurs mortelles ils ont fait paraître sur de fraiches joues roses ! Quels soupirs ils ont arraché à des poitrines oppressées !

Et pourquoi ? — Parce que ce sont ces mots fatidiques qui terminent le feuilleton, chaque jour ! Les dames le déplorent ouvertement, tandis que les messieurs, — ceux-là même qui collectionnent des piles de feuilletons, découpés d'un journal, — se défendent de les parcourir, mais pestent tout bas lorsque leur intérêt est ainsi brisé !

A suivre ! Au moment où la jolie dame est traquée par un sinistre bandit, — à vrai dire, celui-ci applique trop fidèlement le « à suivre » terrifiant ! — elle pâlit, pousse un cri !... A suivre ! Et c'est demain seulement qu'on saura !

A suivre ! Le bon jeune homme déclare sa passion à la blonde enfant. Il parle bien, il est beau, il sent bon. Elle : c'est un ange ! Et cet ange cause, il va répondre !... A suivre ! Ça y est ! Le bon jeune homme restera le bec dans l'eau jusqu'à demain ! (Dans son intérêt, il vaudrait mieux, peut-être, qu'il ne trouvât jamais le loisir de lui répondre !)

A suivre ! L'héroïne, blonde américaine, est en proie au monstre, un vilain vieux qui aurait voulu épouser sa mère ; dédaigné, il veut se venger sur la fille ! La jolie miss a laissé son révolver « at home », ainsi que son chien fidèle et son valet de chambre ! Elle enjambe la fenêtre !... A suivre ! ces mots tragiques tombent brutalement sous vos yeux.

Dans la vie, sans qu'on s'en doute, c'est la même affaire : quatre-vingt-dix fois sur cent, il y a un A suivre imprévu ! Rappelez vos souvenirs, et dites si ce n'est pas vrai !

Moi, quand je tombe sur un « à suivre » gênant, je ne m'y laisse pas prendre : je continue sans autre forme de procès. J'invente la suite ! Et c'est tellement plus joli !

J'ai pris beaucoup de goût à ce genre de travail, et c'est pourquoi vous pouvez lire ici des morceaux que j'ose qualifier de *ra-vis-sants* ; Leur plus aimable qualité : au bas, il n'y a point de « à suivre »!

St-Urbain.

ON A BIEN LE TEMPS !

Lorsque je dus venir au monde,
L'inquiétude était profonde,
A ce que m'ont dit mes parents ;
Il paraît que j'y mis mon temps !
Seize ans après ma sœur cadette,
Je fis voir, enfin, ma binette ;
Pour moi, ça ne pressait pas tant !
Car, de naître, on a bien le temps !

Une fois qu'on est sur la terre,
On est bien forcé de s'y plaire ;
Pas moyen de faire autrement !
L'enfance est le meilleur moment ;
Mais, à peine a-t-on la parole,
Qu'on nous expédie à l'école,
Pour faire de nous des savants ;
Et pourtant, on a bien le temps !

Ensuite, voilà que les filles
Nous font des risettes gentilles ;
Quand on a du tempérament,
Ça vous rebouille rudement !
On fréquente, on se marie ;
Mais, dites-moi, je vous en prie,
C'est bien joli, assurément,
D'aimer ; mais on a bien le temps !

Et puis, les soucis du ménage
Viennent compléter le bagage
Des maux et des embêtements ;
A son tour, on a des enfants ;
Quand ils bouèlent, la nuit entière,
Ou qu'ils font des pouettes manières,
C'est, quelquefois, rude embêtant !
D'être père, on a bien le temps !

Dans la vie, tout n'est pas rose ;
S'il y a des instants moroses,
Il y a quelques bons moments ;
Aussi, philosophiquement,
Quoi que ce soit qu'on ait à faire,
Au civil ou au militaire,
Hâtons-nous toujours lentement !
Après tout, on a bien le temps !

Et quand vient notre heure dernière,
Dans une auto, au cimetière,
On nous mène rapidement ;
Moi, je préfère une jument
Menant un corbillard modeste ;
C'est le seul plaisir qui nous reste,
D'y aller un peu lentement !
De mourir, on a bien le temps !

Pierre Ozaire.

Flegme anglais. — Un soir, sur les quais de la Tamise, un rédacteur d'un grand journal londonien passait, quand il entendit des appels venant du fleuve.

Il s'approcha du parapet, distingua dans les ténèbres un homme qui se débattait.

— Au secours ! criait le malheureux... Allez chercher la police... je vais me noyer !

Le journaliste leva la tête, regarda l'heure à l'horloge illuminée de la Chambre des Communes et répondit flegmatique :

— Je veux bien, mais je vous préviens qu'il est trop tard pour que vous soyez dans l'édition de ce soir !

ALARME

AU village d'Y..., il y a quelque trente ans, l'oncle Frédéric défrayait plus souvent qu'à son tour la chronique locale. Le nom de ce héros modeste fut maintes fois cité à la laiterie, à la fontaine ou à la cave. C'est que l'oncle Frédéric, figure essentiellement pacifique et jovial de paysan vaudois, faisait souvent les frais des farces alors à la mode. Que de fois, son char à échelles avait été emmené nuitamment aux confins de la commune, hissé sur le gros noyer de Grandmousin ou transporté sur le toit du cabinet des Collueyres ! Une fois, — pendant que Frédéric « donnait le bœuf », autrement dit qu'il était détenteur du taureau communal, — il se passa la joyeuse histoire suivante; je tiens à vous la relater parce qu'elle illustre l'état d'esprit des jeunes gens d'une époque disparue, de gais lurons qui furent nos pères ou même les plus âgés d'entre nous.

Ces enfants terribles avaient l'habitude de « mouiller » les victimes de leur choix, c'est-à-dire de les arroser copieusement au moyen de seringues ou de « gicles ». Le pauvre Frédéri avait été aspergé dans les règles et il s'était vanté à cette occasion-là que jamais plus la jeunesse ne l'attraperait. Les impayables garnements se promirent d'infliger un démenti public à cette parole hasardée qu'ils considéraient comme une provocation.

Or, donc, un soir, Frédéri entendit de sa chambre le timbre d'une « sonnaille » dans le chemin creux qui traverse les vignes au-dessous de la maison.

— Sûrement qu'à ces heures, c'est pour le taureau ! opina Louise.

— Bien sûr ! approuva l'oncle Frédéri qui sortit en maugréant, car il avait le désir d'aller se coucher.

— Resta toquai ! répétait une voix dans la nuit pendant que la sonnette tintait de plus belle. Nul doute possible, c'était au « détenteur » qu'on en voulait.

L'oncle était à peine arrivé au pied de l'escalier qu'une douche aussi froide qu'inattendue s'abattait sur lui, l'inondant de haut en bas.

— Tè roudzai, chenapans ! hurla le brave homme qui s'élança d'un bond jusqu'au premier étage. Puis, le bruit des pas précipités des fuyards retentit à ses oreilles...

— Gueux ! sacripants, continua-t-il à vociférer, ameutant le quartier paisible.

Les farceurs avaient imaginé ce truc inédit et tandis que l'un d'eux avait agité une sonnette de vache, les autres s'étaient embusqué à proximité pour mieux remplir leur rôle d'hydrantiers en marge du code.

Le coup avait réussi, mais dès lors, l'oncle Frédéri, rendu prudent, fit publier que le détenteur ne sortirait plus le taureau après la tombée de la nuit.

A. Mex.